

N EST

CDN
TRANSFRONTALIER
DE THIONVILLE
GRAND EST

Direction
Alexandra Tobelaim

REVUE DE PRESSE



© Gabrielle Voinot

Face à la mère

de **Jean-René Lemoine**

mise en scène **Alexandra Tobelaim**

création musicale **Olivier Mellano**

Contact communication

Nastia Zobnina

nastiazobnina@nest-theatre.fr

03 82 54 70 42

nest-theatre.fr

LA TERRASSE

Date : janvier 2021
Journaliste : Manuel Piolat Soleymat



DE JEAN-RENÉ LEMOINE /
MES ALEXANDRA
TOBELAIM

"FACE À LA MÈRE" DE JEAN-RENÉ LEMOINE, MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRA TOBELAIM

Deux ans après sa création au Théâtre du Jeu de Paume, à Aix-en-Provence, la directrice du NEST – Centre dramatique national transfrontalier de Thionville Grand Est – reprend sa mise en scène de Face à la mère* au Théâtre de la Tempête. Un spectacle-concert pour trois comédiens et trois musiciens qui associe les mots de Jean-René Lemoine à la musique rock d'Olivier Mellano.

Quelles correspondances entre l'univers littéraire de Jean-René Lemoine et votre propre univers artistique vous ont amenée à mettre en scène Face à la mère ?
Alexandra Tobelaim : Ce n'est pas, à proprement parler, l'imaginaire littéraire de Jean-René Lemoine qui a été déterminant dans mon envie de créer ce spectacle-concert, mais plutôt le propos qu'il développe dans Face à la mère. Ce texte éclaire des perspectives liées au rapport à la mère d'une complexité inouïe. Cette façon de mettre en mots des choses de l'indicible, des choses que l'on n'arrive ordinairement pas à dénouer, me bouleverse.

Pourquoi faire ici se côtoyer théâtre et musique ?

A.T. : Pour rendre compte de la profondeur et de la justesse de ce texte par le biais d'émotions. A travers ce spectacle-concert, j'ai vraiment eu envie de placer les

spectateurs dans un endroit du sensible. Un endroit où la parole exprime des choses complexes de manière simple. Ce qui revient à mettre le public dans une position d'écoute lui permettant d'avoir accès aux émotions et aux sensations de façon directe, sans passer par l'intellect.

Est-ce pour vous une manière de provoquer une forme de lâcher prise chez les spectateurs ?

A.T. : Exactement. Mais aussi chez les acteurs (ndlr, Stéphane Brouleaux, Geoffroy Mandon, Olivier Veillon) et les musiciens (le contrebassiste Astérian, le percussionniste Yoann Buffeteau, le guitaristes-chanteur Lionel Laquerrière). Ce que je demande aux interprètes, spécialement aux comédiens, c'est de s'emparer de leur partition de façon libre. Ainsi, d'un soir à l'autre, ce ne sont pas toujours les mêmes acteurs qui disent les mêmes parties du texte.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de confier le monologue de Jean-René Lemoine à un chœur de trois comédiens ?

A.T. : Pour conférer une dimension universelle à l'histoire intime et personnelle que Jean-René Lemoine raconte dans ce texte révélant l'assassinat de sa mère, à Haïti.

Date : **13/10/2019**
Heure : **05:39:13**
Journaliste : **Véronique Hotte**

Face à la mère est une traversée de l'enfance et un chant d'adieu. Jean-René Lemoine convoque le fantôme de sa mère morte pour pouvoir lui dire tout ce qu'il n'a pas pu lui dire de son vivant. Ce que je trouve merveilleux dans ce texte, c'est qu'au-delà de son caractère tragique, il s'agit d'un véritable mouvement vers la vie. Un mouvement dont j'ai voulu m'emparer en créant un univers théâtral d'une immense douceur. J'ai conçu ma mise en scène comme un espace de réconfort. Pour moi, Face à la mère est un chemin vers la lumière, un chemin de réconciliation. A travers ce spectacle-concert, j'ai cherché à ouvrir une voie vers l'apaisement.

*Texte publié aux Solitaires Intempestifs.

L'ESTRADE

Date : novembre 2021
Journaliste : Benjamin Bottemer



LE LIEN AU-DELÀ

Comment exprimer l'indicible, la perte ultime, celle de la mère, avec des mots et même les mettre en scène et en musique ? C'est ce que tentent le texte de Jean-René Lemoine, baptisé *Face à la mère*, et le spectacle éponyme créé par Alexandra Tobelaim. Bouleversée par le récit et par les mots de l'auteur né à Haïti, qui y relate l'expérience vécue de l'assassinat de sa mère, la metteuse en scène et directrice du NEST voit dans sa nouvelle création « le prolongement de mon questionnement sur les rituels de deuil et sur ce lien aigu qui relie les vivants et les morts ». A la recherche d'une communion entre les artistes sur scène et avec le public, Alexandra Tobelaim a imaginé une création chorale, à la fois théâtrale et musicale, avec sur scène six hommes comme autant de fils rendant hommage à la figure maternelle.

Trois jeunes hommes, Stéphane Brouleaux, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon constituent « un trio solidaire » qui se dévoile à travers les mots de Jean-René Lemoine pour parler de leur rapport à la mère. Leurs identités s'entremêlent, se dédoublent. La metteuse en scène convoque la figure d'un « chœur » de comédiens « pour naviguer entre le drame intime et ce rapport à la mère vécu d'une façon universelle ». Dans *Face à la mère*, la parole se mêle à la musique et à la chanson, ces dernières constituant un véhicule pour l'émotion, pour toucher le spectateur de manière encore plus viscérale et directe. Jouée en direct, la création musicale signée Olivier Mellano « aime la parole ». Récit d'une perte, *Face à la mère* est aussi la recherche d'un instant d'harmonie, une célébration collective la mort pour lui redonner une place apaisée dans nos vies. Alexandra Tobelaim, les comédiens et les musiciens proposent ici de transformer une peur viscérale et partagée en une expérience lumineuse.

LA TERRASSE

Date : 20 janvier 2021
Journaliste : Agnès Santi

JEAN-RENÉ LEMOINE DANS UNE MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRA TOBELAIM

Avec trois comédiens et trois musiciens, Alexandra Tobelaim fait entendre toute l'amplitude du chant d'amour à la mère disparue de Jean-René Lemoine. Exempt d'émotions faciles, il se confronte à la douleur du manque en accordant aux mots leur pouvoir de consolation poétique, contre l'oubli. percussionniste Yoann Buffeteau, le guitaristes-chanteur Lionel Laquerrière). Ce que je demande aux interprètes, spécialement aux comédiens, c'est de s'emparer de leur partition de façon libre. Ainsi, d'un soir à l'autre, ce ne sont pas toujours les mêmes acteurs qui disent les mêmes parties du texte.

« Voici venu le moment de me présenter à vous pour cet entretien si longtemps différé. Je me présente à vous dans la nudité de l'errance, sans courage, sans véhémence et sans ressentiment. » C'est par ces paroles que commence le très beau texte de Jean-René Lemoine, adressé à la mère quelques années après sa mort brutale, une fois passés le choc et le temps hébété des larmes. Pour ce rendez-vous poignant, implacablement précis, patiemment construit, le fils se tient face à la mère, face à l'absence infinie, à la douleur du manque, sans rien occulter de la complexité et de l'intensité de leur relation. Sur le fil, il gratte la mémoire jusqu'à l'os, laisse les souvenirs remonter voire s'inventer, pour dire sans pathos un chant d'amour. Depuis les chemins de l'enfance, avec un premier départ vers le sol africain à Léopoldville qui déjà s'appelait Kinshasa, jusqu'à l'adolescence en Belgique dans de ternes écoles religieuses, marquée par l'obsession maternelle de l'excellence scolaire, suivie par la nécessité de prendre le large, qui se traduira par une installation en Italie puis à Paris. Que de mouvements, qui obligent à dépasser la notion d'identité si souvent traitée avec étroitesse, qui éclairent plutôt un entremêlement de situations. En toile de fond, le pays de naissance jamais nommé – Haïti, dévasté par la violence et la corruption, où le grand-père avocat fut emprisonné, où la mère enseignante retourna

après les années belges, où elle fut sauvagement assassinée. Au théâtre, ce monologue en trois mouvements devient aussi rendez-vous avec l'assemblée silencieuse des spectateurs.

Mots en partage

Admirative de l'écriture de Jean-René Lemoine, concernée par la question du lien qui unit les vivants et les morts, Alexandra Tobelaim choisit le chœur pour faire entendre la richesse et la beauté de cette parole, de cette « cargaison de mots » qui expriment ce qui est resté tu. Elle en souligne ainsi de belle façon l'universalité, en travaillant le rythme, en démultipliant la perception. Malgré l'histoire si singulière, si effarante, le rapport du fils à la mère porte en effet ici une dimension humaine universelle. Trois comédiens prennent la parole, en alternance ou ensemble, dans une solidarité qui n'a pas besoin de se manifester par des signes extérieurs de complicité, dans une intimité profonde, fragile, qui laisse voir ce qui les différencie d'autant mieux que ce qui les unit est plus fort. L'un peut apparaître plus rebelle, l'autre plus enfantin, l'autre plus éperdu : tous trois – Stéphane Brouleaux, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon – sont saisis dans une communion de destin de fils par ces mots remarquables d'une élégance affûtée, qui rend hommage et fait écho à cette figure maternelle intransigeante. Comme l'indique la mise en scène sobre et délicate, la parole s'avance, traverse l'espace et traverse le temps. Sur scène aussi la musique qui au début de la représentation fait taire ce qui parasite. Évitant l'écueil du superflu, Astérion (contrebasse), Yoann Buffeteau (batterie) et Lionel Laquerrière (guitare et voix) s'intègrent pleinement à la partition scénique, sur une musique composée par Olivier Mellano. La réconciliation est-elle en soi un adieu ? Elle rappelle à coup sûr les contradictions humaines, l'ampleur du tragique, et invite à saisir la beauté des cerisiers en fleurs tant qu'il en est encore temps. Espérons que cette pièce pourra bientôt rencontrer son public.

THÉÂTRE(S)

Date : hiver 2020
Journaliste : YP

FACE À LA MÈRE

FACE À LA MÈRE

Porté par la musique d'Olivier Mellano, *Face à la mère* est un spectacle-concert pour un chœur d'hommes et un trio rock mis en scène par Alexandra Tobelaim, mais surtout un chant d'amour d'un fils à sa mère morte tragiquement dans un pays lointain. Le texte de Jean-René Lemoine décortique l'amour des garçons à leur mère, leur difficulté à le dire. Cette relation, poétisée se dénoue et trouve un apaisement dans ce moment de deuil. La pièce était programmée au Théâtre de la Tempête à Paris, du 15 janvier au 14 février, puis à Vitry-le-François. Y.P.



GABRIELLE VOINNOT

JEAN-RENÉ LEMOINE : LETTRE À LA MÈRE MORTE

**Chroniques des créations en voie de disparition (4).
Alexandra Tobelaim, nouvelle directrice du Centre
dramatique national de Thionville, met en scène avec
tact la très belle pièce de Jean-René Lemoine, "Face à la
mère".**

« il aura fallu trois années de parenthèse, trois années de coma profond, pour pouvoir vous donner rendez-vous dans ce lieu ombragé, devant l'assemblée silencieuse ». C'est la fin du court prologue de Face à la mer, la troisième pièce de Jean-René Lemoine publiée en 2006. Et c'est cette année là que l'auteur la joua, seul, à la MC93. « L'assemblée silencieuse », c'est nous, les spectateurs. Le « rendez-vous », c'est celui de l'auteur, du fils, avec ce « vous » qui est sa mère morte. Cadre et adresse étant posés, la pièce peut commencer.

Dès le début, on apprend le décès de la mère (le fils vient pour les funérailles), plus tard, au détour d'une phrase, cette précision : « assassinée », dans sa maison « saccagée ». Chez elle, là-bas, dans l'île lointaine jamais nommée (Haïti), qu'elle avait quittée il y a longtemps avec ses deux enfants et où elle avait fini par revenir après avoir vécu en Afrique et en Belgique.

C'est une pièce à la première personne, sans noms, sans locuteur désigné. Un monologue, intérieur, si l'on veut, ou l'encre de chaque mot est ancrée dans les larmes à jamais inassouvies (« Après le funérailles, je me réveillais chaque jour en sanglots »).

Trois ans après, maintenant que les larmes sont taries, leur ressouvenance ensorcelle le chant des mots d'un baume de beauté âpre, dépouillé du moindre artifice. Se disant « happée par le sujet, la rondeur des mots et leur simplicité », Alexandra Tobelaim revenait sans cesse à cette pièce avant de se décider enfin à la mettre en scène. Il n'y a pas lieu de le regretter, au contraire.

« J'ai volontairement omis de donner un nom à celui qui parle, car il y a deux (ou plusieurs?) voix qui se répondent, se contredisent, s'écoulent, se mêlent, au fil du monologue » précise dans une note Jean-René Lemoine. C'est ainsi que la pièce nous revient chez Tobelaim : sous une forme chorale.

Trois acteurs (Stéphane Brouleaux, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon) se partagent les mots, trois musiciens (Astérior, contrebasse, Yoann Buffeteau, batterie, et Lionel Laquerrière, guitare et voix) les accompagnent dans un jeu de prolongements et de contrepoints musicaux permanents signés Olivier Mellano.

Traversant plus d'une fois le texte, on observe un jeu de reprises qui appelle, induit cette choralité. Citons, un seul exemple : après les funérailles, le narrateur et sa sœur vont dans la maison de la mère. « Nous avons ouvert toutes les portes- persiennes et la lumière a envahi le salon » écrit Jean-René Lemoine. Le paragraphe suivant commence en reprenant cette même phrase. Comme un passage de relais, de témoin, comme si un épuisement était suivi d'une remise en route. Par ailleurs, la narration passe très vite du discours indirect à l'adresse faite à la mère morte « Nous l'avions quitté ensemble, ce pays, moi hurlant dans vos bras, je n'avais que deux ans ». Un pays meurtri et corrompu où l'enfant, devenu adulte et ayant grandi ailleurs, pensait ne jamais revenir. Quand sa mère était retournée dans l'île, il était venu la voir, puis dix ans s'étaient écoulés avant qu'il ne revienne. Cette fois-là, il ne la reconnaît pas Les temps se mêlent tout le temps, jusqu'à celui du présent de l'écriture : « oui, il faut écrire ce livre/ Gratter la mémoire jusqu'à l'os ».

Alors Jean-René Lemoine gratte. Il laisse « remonter les souvenirs et inventer ce qu'on ne sait pas ».

MÉDIAPART

Date : 25 janvier 2021
Journaliste : Jean-Pierre Thibaudat

Ce n'est pas une pièce documentaire qui s'en tient aux faits, ce n'est pas une autofiction ni une confession, c'est une célébration, un poème dramatique et une offrande faite à cette mère aimée et rejetée, disparue brutalement sans adieux.

A force de ranimer cet être disparu et de lui parler, la mère redevient présente. Elle accompagne l'écriture qui panse les manques et les regrets. Elle aide le fils à retrouver son souffle, sa respiration. Elle est celle qui se penche et, par-dessus son épaule observe sans rien dire ce que le fils écrit. Lui attend qu'elle pose sa main sur yeux, pour mieux voir. C'est l'Afrique, Kinshasa où le père est en poste, il part seul pour un autre poste à Kaboul puis Islamabad. La mère et les deux enfants s'installeront plus tard en Belgique. C'est l'âge où le narrateur adolescent, commence à dire non à tout, à son père revenu donc mais d'abord à sa mère avec laquelle il n'a cessé de vivre, il ne supporte pas ses lectures et ne partage pas ses goûts. Et plus encore « je ne supportais plus que vous m'embrassiez, que vous me touchiez » lui qui, plus petit, allait se réchauffer dans le lit de sa mère. La mort est source de remords. « Pourquoi ne m'avez vous pas parlé ? demande-il, et, plus loin : « Pourquoi est-ce que je ne vous ai pas parlé ? ». C'est le moment de combler les événements manquants, de combler les pointillés en réinventant le crime et de laisser la mère morte écrire une lettre à son fils où elle lui demande de « la laisser partir ».

Ainsi va cette pièce où chaque page ou presque donne le frisson. Non celui de l'effroi, quoique, mais d'abord celui l'amour. La mort et la beauté ici sont sœurs. L'auteur ayant épuisé « la cargaison de mots », vient l'heure du pardon pour lui comme pour elle. La mère peut doucement disparaître.

Chaque acteur donne une couleur à la voix du narrateur, l'un est souvent dans l'émotion contenue, le second plus rêveur est comme en retrait, le troisième s'avère offensif

et cinglant mais tout peut se renverser : les trois acteurs forment une mosaïque. La musique interprétée par les trois musiciens est comme ici le miroir, là arrière-cour des propos, une digue dressée sur le front de mer pour contenir et envelopper les vagues de larmes.

FACE À LA MÈRE MIS EN SCÈNE D'ALEXANDRA TOBELAIM

Poème d'adieu

Jouant sur l'homophonie du mot mère et mer, Jean-René Lemoine écrit, trois ans après sa mort, "Face à la mère" un long poème d'adieu à sa mère assassinée à Haïti. Dans un dédoublement poétique, le fils se trouve confronté à une double absence et un double deuil : celui de la mère tant aimée et celui de l'île, qui l'a vu naître, et confrontée à tous les séismes sociaux, politiques et naturels. Avec la mort tragique de sa mère, l'auteur revient sur l'éclatement que fut sa vie : la séparation de ses parents et l'éloignement de son père, son enfance en Afrique et son adolescence en Belgique et enfin la mise à distance de sa mère et de son île, qu'il revoit de loin en loin. Dans une mise en scène toute de sobriété et de finesse, Alexandra Tobelaim confie le texte à un chœur d'hommes – trois musiciens et trois comédiens – du même âge. Dans cette mise en scène a minima, dans une lumière uniforme, où les déplacements soulignent avant tout les émotions qui traversent les corps, toute la place est laissée au récit et à la poésie, aux mots qui s'enroulent à la musique, au redoublement des voix qui se font écho ou s'opposent, aux souvenirs qui montent et inventent ce que l'on ne sait pas. Peu à peu, les voix entremêlées du chœur parlé et de la musique laissent entendre les cœurs de ces fils battant chacun pour leur mère. La parole se distribue en suivant les impulsions du trio solidaire qui raconte. Les mots travaillent le rythme et la sensation pour re-parcourir le chemin qui mène de la vie à la mort, de la mort de la mère à la réconciliation du fils avec son histoire, ses manques et ses chagrins. L'occasion aussi de retraverser le pays d'enfance, les non-dits de chaque histoire où les années de silence ont créé un rempart qu'on ne peut plus apprivoiser. Fil tendu entre l'enfant qui a du mal à devenir adulte et la mère qui devient de plus en plus vulnérable.

Où sont les chemins de l'enfance ?

Partant de ce chagrin intime revient en filigrane le drame du pays de l'enfance. Délaissé, haï et aimé il constitue un autre manque et un autre chagrin à affronter. Dans la simplicité de la mise en scène d'Alexandra Tobelaim, la musique d'Olivier Mellano jouée par trois musiciens à l'écoute de chaque inflexion des voix des comédiens dessinent les contours d'un monde qui tente de construire des ponts entre l'enfance et l'âge adulte. La sonorité de mots ouvrent des sens multiples et des époques anciennes qui s'accrochent aux mythes de l'enfance. La musique jouée en direct aime une parole qui interpelle et inclut "l'assemblée silencieuse" des spectateurs qui écoutent dans le noir. "Votre main sur mes yeux", une phrase de ce long poème qui revient comme un leit-motiv, qui évoque à la fois le geste de protection de la mère et en même temps un geste autoritaire, un besoin de peser, de cacher. En mourant, la mère libère le fils, mais le laisse seul face à la réalité et à la mort de l'enfance. La colère a succédé à la tristesse, au sentiment de perte et au vide. Le fils a fini par traverser le deuil. Naissent enfin l'apaisement et l'acceptation qui lui permet de se tenir droit face à lui-même et à sa vie. "Un jour, vous m'avez suggéré de venir plus souvent car vous vous rapprochiez de la mort. Je suis venu plus souvent. À chaque passage, je voyais le pays descendre dans l'abîme." À la violence de la mort de cette mère distante et pourtant aimée, s'ajoute la violence latente du pays qui tente de survivre. L'apaisement du chagrin a aussi un goût de solitude où il ne reste que des questions.

FACE À LA MÈRE. UN HOMMAGE POLYPHONIQUE, THÉÂTRAL ET MUSICAL, EN MÊME TEMPS QU'UN RETOUR AUX SOURCES

Construire un spectacle sur un récitatif sans dialogue ni action relevait de la gageure. Pari réussi dans le lyrisme sans pathos qui émane du spectacle et saisit le public.

Dans le noir, seule résonne la musique, comme un lent mouvement rythmé par la batterie qui repose sur une aire de sable, comme un ressac paresseux qui vient lécher la naissance de la terre. Mer et mère se confondent dans cette évocation qui s'établit comme un retour aux sources, un surgissement de la mémoire, une remontée vers les origines. Ils seront trois. Trois comédiens pour porter cette évocation par petites touches fragmentaires. Trois musiciens pour escorter cette symphonie chorale où les voix s'alternent et se répondent, entamant une ode de funérailles qui est aussi un chant de renaissance.

Une histoire familiale troublée

L'histoire, c'est celle de Jean-René Lemoine. Elle se raconte en allers et retours permanents entre passé et présent, sur les routes d'un exil d'abord vécu comme une appartenance à l'ailleurs avant de faire remonter ce lieu ancré dans la mémoire qu'est le pays natal, et avec lui la mère. Un grand-père avocat emprisonné comme opposant aux Duvalier de triste mémoire et l'ombre des Tontons Macoutes, ces volontaires de la Sécurité haïtienne, cette milice paramilitaire inspirée des milices fascistes, une police politique connue pour ses exactions, planent sur le destin de cette famille. Alors que l'enfant a deux ans, ils s'installent à Kinshasa – qui s'appelle encore Léopoldville – au Congo belge, dans un simulacre de vie familiale, avant que ses parents ne prennent des voies différentes et que la mère ne pose ses valises en Belgique, laissant le père rejoindre Kaboul puis Islamabad, et que l'enfant devenu jeune homme ne chemine entre la France et l'Italie avant de s'ancrer à Paris. Un père qui dira plus tard que la mère lui a volé ses enfants et une mère, confrontée à la rébellion de l'adolescence de son fils, qui a « tout raté ». L'auteur dit ses débuts d'enfant « sage », la solitude, le renfermement, l'absence d'amis, une enfance où les encyclopédies tiennent lieu de jouets sous la férule

implacable de sa mère, mais aussi la colère et la révolte qui le submergent. Il dira d'elle qu'elle le « détestait d'un amour » mais rendra hommage aux valeurs de courage, de probité, de rectitude et d'intransigeance qu'elle lui inculquait.

Une histoire haïtienne

Haïti reste pour Jean-René Lemoine une inexistence jusqu'à ce que sa mère y retourne. Les Duvalier sont tombés. L'aéroport est devenu « Aéroport Toussaint Louverture » mais la situation ne s'est pas améliorée. Les Mornes, autrefois luxuriants, sont devenus arides. Les lampes à pétrole suppléent aux trois heures d'électricité par jour. Un recteur d'université a eu les jambes brisées. La drogue et la corruption se sont installées. Le chaos et la barbarie sont devenus la norme. La torture et le viol, les hommes transformés en torches vivantes forment l'aliment du quotidien. La mère de l'auteur sera assassinée. Le pays se meurt dans une cacophonie musicale. Quant à l'homme « aux semelles de vent », il retournera dans ce pays qui « ne fait plus partie du monde », même si le vent s'essouffle, que le brouillard ne laisse plus en place que des ombres qui s'effacent.

Un oratorio immobile

Comme une lente mélodie qui nous enveloppe les trois comédiens se relaient. Chœur antique, leurs paroles chantent ensemble ou se répondent, forment un canon où les mêmes phrases, les mêmes mots reviennent avec leur rythme obsédant. Hauteur des voix, chant choral où frappent la force des mots, la poésie de la langue que la musique, lecture évocatoire, accompagne sans la dramatiser, mais avec une justesse. Elle fait remonter à la surface l'éclat implacable de la lumière ou le doux ressac de l'océan et la dureté du présent de l'île, tout à la fois à la fois mythique et réel, transfiguré par les extraits de correspondances que l'auteur fait remonter à la surface et par les éclats de ce présent qui s'invite à la table. Un pays où le sable blond n'a plus rien de la villégiature enchantée des rêves tropicaux mais s'installe dans la longue chaîne de la réappropriation des origines. Et un pari théâtral et musical gonflé mais réussi.

"Face à la mère" Chant mémoriel, d'amour et d'adieu, d'un fils à sa mère disparue

Le texte de Jean-René Lemoine est une longue et sensible harangue d'un fils à sa mère, morte il y a peu. Il tente de mettre en mots tous ces échanges qui n'ont pu exister par crainte, par omerta, par silence imposé. Plus qu'un monologue ou qu'une ode, il ressemble à la matérialisation d'un dialogue amputé d'un des deux protagonistes et décline toute la palette des sentiments entre un fils et sa mère avec ses tombereaux de regrets, de rancunes et d'amour tu.



© Gabrielle Voïnot.

Brouleaux, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon seront simultanément ce fils qui apostrophe cette mère disparue en faisant renaître les souvenirs de l'enfance en une sorte de jeu choral, imbriqué, hydre où l'énergie circule de l'un à l'autre, les comédiens formant parfois un seul corps puis s'échappent ailleurs en errances supposées, moments de fulgurances, moments d'incertitudes.

Avec ces trois comédiens, trois musiciens - Astérian à la contrebasse, Yoann Buffeteau à la batterie et Lionel Laquerrière à la guitare et voix - occupent un plateau à la scénographie spartiate, faite de matières (sable, bois, tissus qui renvoient à la Terre) et de clarté (sol et tentures blanc pâle). Un univers presque vierge qui adoucit le propos du spectacle et apaise. La musique très belle, précise, aux accents rock, et la présence des musiciens sont essentielles dans cette mise en scène. Ceux-ci interviennent tout au long, jouent avec les comédiens, portent et développent émotions, sentiments, ruptures.

Difficile d'émettre un commentaire critique face à un tel spectacle et un tel texte. La démarche est généreuse, l'ambition apaisante ; et la réalisation présente ses interprètes comme des absolus de sincérité contre lesquels il serait vraiment mal venu d'émettre des doutes. Toute la conception du spectacle ainsi que la direction d'acteurs sont également estampillés du sceau : "rien n'est caché". Pourtant, le système extrêmement bien rodé de travail choral, de dialogue musical, de circulation des interprètes sur scène étouffe souvent le sens des mots et fait tendre le rythme vers la répétition, un système dont on aurait aimé que le spectacle sorte pour mordre mieux.

Une mère particulière pourtant, car celle-ci, originaire d'Haïti au moment du règne des Duvalier - qui saignèrent l'île durant des décennies jusqu'en 1986 -, fuit son île natale à la suite de son mari, se retrouva au Zaïre puis s'installa seule et éleva ses deux enfants en Belgique pour enfin retourner à Haïti à la mort de son père, et y mourir, assassinée. C'est sur le fond de cette histoire violente et politique que ce fils va s'éveiller et grandir, à la fois impliqué et à distance, imprégné et étranger.

Il ne nommera cette île que sous le groupe nominal : ce pays. "À quoi pensiez-vous en quittant ce pays ?" demande-t-il à cette mère qu'il vouvoie. Et ce vouvoiement ajoute encore à l'éloignement dans lequel ces deux êtres ont vécu malgré des liens filiaux forts, mais jamais avoués. Ce pays, il ne le nomme pas dans le texte. Ce pays pourtant revient comme une figure obsédante, moitié maléfique, moitié redoutée, un pays qui d'une certaine manière lui a volé cette mère.

Pour donner vie à cette histoire tout en élargissant la portée universelle, Alexandra Tobelaim a choisi de lui donner trois corps, trois voix. Stéphane



© Gabrielle Voïnot.

FACE À LA MÈRE - LA CRITIQUE DU SPECTACLE

Résumé

"Face à la mère" est un chant d'amour, un poème d'adieu d'un fils à sa mère. Le fils, c'est l'auteur, Jean-René Lemoine. Sa mère a disparu tragiquement en Haïti, trois ans plus tôt, assassinée. C'est son enfance en Afrique, son adolescence en Belgique, toute son histoire qui est ici transposée, sa voix éclatée en un chœur d'hommes. Ce fils cherche à combler les manques, tout ce qu'il n'a pas su ou pas pu dire à cette mère quand elle était encore en vie, tout ce qu'il se promettait de lui dire dans un futur qui ne s'est jamais présenté. Tout se bouscule dans sa tête au fil de ce que fut sa relation ambivalente avec elle, au fil de leurs déménagements, du retour au pays natal et de ce deuil qu'il n'a pas pu faire... Mais les mots justes et éminemment lumineux pallient la souffrance et le désarroi et ne versent pas dans ce qui aurait pu être un cri de révolte. Loin de là. Avec la complicité du musicien Olivier Mellano, Alexandra Tobelaim confie ce grand poème à trois comédiens et trois musiciens mêlés au plateau, comme six chœurs de fils battant chacun pour LA Mère. Un long monologue morcelé en trois voix distinctes. La conversation avec l'absente est une tentative de réconciliation par-delà la mort, l'occasion d'une traversée de l'enfance pour mieux se retrouver.

Critique

Est-il toujours possible de parler, de créer autour de LA mère ? De l'amour ? De l'amour de LA mère ? Question récurrente et nécessaire, s'il en est une à laquelle Jean-René Lemoine a donné dans son livre, à l'origine de la pièce, une inégalable réponse, bouleversante et tout en subtile délicatesse. Ce texte côtoie les étoiles de la plus haute littérature jamais produite sur le thème. Les mots et les maux ont été comme "à retardement" au seuil de l'écriture, mais leur écho universel est fulgurant. Quel est le spectateur pour lequel ne s'opérera pas une évidente catharsis ? Dans son choix de mise en scène, Alexandra Tobelaim ne montrera pas cette mère et son

seul parti pris d'un chœur d'hommes, accompagné de trois musiciens, rehausse à merveille son absence. Encore une fois, ce texte est beau. Tout simplement beau, comme la mise en scène d'Alexandra Tobelaim, avec un plateau au sol blanc, baigné à plusieurs reprises par une lumière crue comme dans un bloc opératoire, des tentures rappelant celles de la tragédie grecque, lesquelles, à un moment, s'écrouleront sur le sol, à la manière des six corps d'hommes présents au plateau, une composition musicale et vocale organique, un petit chemin de sable foulé par moment par les comédiens, pour mieux ressentir l'impérieuse nécessité du pays. Nous avons pu constater ce jour-là, dans le jeu de deux comédiens, quelques fragilités fugitives, quelques hésitations. Mais un artiste n'en reste pas moins un homme et comment ne pas être bouleversé aussi par la force des mots de ce texte, à interpréter et à faire vivre ? "L'écriture de Jean-René Lemoine semble parfois sortie d'un autre temps, d'une époque révolue qui s'échoue dans la nôtre pour réveiller les mythologies nouvelles. J'y ressens une quête des sonorités sans jamais abandonner le sens". Ce texte a été écrit quelques années après l'assassinat de la mère de l'auteur, à Haïti, en une voix unique et singulière, qui pourtant n'accorde pas à ce destin tragique une place primordiale.

Car là n'est pas l'enjeu de l'écriture, qui revêt bien au contraire des allures de non-dits à l'infinie poésie. C'est un chant d'amour. Une ode à la mère. Un chœur d'hommes sans masques, un entremêlement de sensations, de sentiments dépourvus de tout ressentiment.

"Mal nommer les choses c'est participer au malheur du monde", disait Camus. Dans ce texte exceptionnel, Jean-René Lemoine a su bien nommer les choses, en scannant son âme sans esprit de revanche aucun, et en aiguisant avec brio une langue proche de la perfection.

Si, par-delà la mort, une réconciliation était possible, sublimée par l'acte artistique, alors Alexandra Tobelaim et Jean-René Lemoine, à travers ce spectacle-concert intimiste et bouleversant, y auront participé largement !

THÉÂTRE DU BLOG

Date : 22 janvier 2021
Journaliste : Christine Friedel

FACE À LA MÈRE DE JEAN-RENÉ LEMOINE, MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRA TOBELAIM

On voudrait emprunter à Antoine Vitez le titre de son recueil de poésies : La Tragédie, c'est l'histoire des larmes. Face à la mort de sa mère, il a fallu pour l'auteur que les larmes coulent et creusent un ravin de plus en plus profond, à travers les strates de toute une vie, jusqu'à l'horreur de l'assassinat et ensuite à la possibilité d'une parole d'amour. Le titre dit vrai: le narrateur fait face. Il l'annonce dans le prologue, avant de s'adresser à cette mère «parfaite» à qui il dit : vous ». « Il aura fallu trois années de parenthèse, trois années de coma profond, pour pouvoir vous donner rendez-vous dans ce lieu ombragé, devant l'assemblée silencieuse. »

Se retrouver dans un pays qui n'est plus le sien et dans la dignité un peu égarée des funérailles qui cachent mal un saccage. Retrouver des photos, des lettres mais aussi ses anciennes élèves qui l'aimaient tant, retrouver sa tendresse pour elles, cette médaille dont il n'a «connu que le revers » et qu'il aurait voulu connaître. Il lui faut refaire le chemin de son enfance, les aéroports, les départs et retours : au Congo, avec son père et en Belgique, avec cette mère "parfaite" et dure qui voulut faire de lui, un enfant parfait. Avec l'adolescent révolté et, bien plus tard, avec l'homme: «Lorsque nous nous sommes revus, nous avons commencé à nous parler comme des amis fragiles. » (...) « Nous nous approvoisons, au fil de mes sporadiques et fugaces visites. »

Mais le fil est rompu dans un pays en perdition. Il s'adresse à une morte assassinée. Le récit n'est pas seulement celui d'un homme en deuil de sa mère mais celui du fils dans un pays qui s'abîme dans l'horreur et l'atrocité. À cela, il faut faire face. Femme et professeur : deux bons moteurs de haine pour des êtres perdus «par la folie d'un seul homme» dont la devise pourrait être: Viva la muerte! Donner la vie, éclairer les esprits ! Le pire : elle n'est pas la seule victime et les mornes verts (des collines) sont devenus gris. On tue partout,

femmes, filles, bébés... et par-delà le destin d'un pays, on entre dans le trou noir de l'espèce humaine. «Votre mort qui, longtemps, me sembla unique, incomparable, se dissout peu à peu dans la géographie de la douleur. » Reste l'écriture et la poésie d'un récit exigeant, rigoureux qui coupe le souffle et qui le rend: c'est la fonction de la tragédie.

On comprend que ce texte intimide. D'où une mise en scène sans doute trop respectueuse, trop raide. Les trois comédiens s'adressent à nous avec un vrai engagement et une concentration qui ne faiblit pas. On apprécie que, bien qu'«appareillés» (et fort bien) pour pouvoir tenir, en harmonie avec les musiciens, ils nous parlent parfois à voix nue, comme le demande le narrateur: « (Se) présenter à vous dans la nudité de l'errance ».

Mais on aimerait qu'ils sachent aussi recevoir l'écoute du public, qu'ils respirent et lâchent parfois leurs épaules, juste pour avoir à nouveau plus de force. On aimerait qu'ils donnent plus de vie à leurs errances mesurées sur le plateau. Les gestes des musiciens, dans leur sobriété, sont au moins conduits et libérés par le son de leurs instruments. La scénographie d'Olivier Thomas est tout aussi sobre : des rideaux, tombés droit des cintres, figurent les colonnes cannelées d'une Grèce imaginaire. Alexandra Tobelaim a vu juste en donnant pour cadre à ce Face à la mère, la tragédie antique. Elle en retrouve modestement le chœur, soutenu ici par une musique qui accompagne l'effroi. Et qui nous en protège tous, peut-être.

On n'a pas envie d'en dire plus : ce texte nous atteint profondément dans sa tendresse et sa pudeur sans concessions. Rien n'est adouci, artificiellement lyrique et les choses sont évoquées dans leur vérité, toujours. On n'ose pas trop vous dire de lire le texte. Ce serait pactiser avec la fermeture des théâtres ! Mais on le dit quand même...

FACE À LA MÈRE DE JEAN-RENÉ LEMOINE, MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRA TOBELAIM

La figure de la mère est unanimement valorisée dans toutes les civilisations et à toutes les époques. Elle représente le premier objet d'amour, et toutes les autres affections de la vie vont prendre sens et se constituer par rapport à cet élan initial qui lie la mère et son enfant. (Dictionnaire culturel en langue française, sous la direction d'Alain Rey).

L'amour maternel et l'amour filial sont un seul amour fusionnel, absolu, que recherchent les autres amours ultérieurs. L'amant/e ne saura être aussi aimant/e que la mère à l'égard de son enfant.

Le nom de Mère inspire de belles connotations de douceur, de nostalgie et de tendresse.

Quand la mère disparaît, elle est forcément célébrée car le traumatisme est grand pour les êtres nés d'elle – la véritable mort de la vie car la mère donne la vie.

Reconnue comme protectrice de l'enfant, elle est dévouée, oublieuse d'elle-même, n'agissant que pour la sauvegarde des siens.

Face à la mère est le texte autobiographique d'un fils – Jean-René Lemoine, auteur, traducteur, metteur en scène et acteur – à sa mère, disparue tragiquement trois ans plus tôt en Haïti, en proie à la violence exacerbée d'un pays mis à sac. Enseignante dans une école privée de jeunes filles bourgeoises, elle a été assassinée dans sa maison – les populations civiles ont été dans ce pays victimes de viols, de tortures, de meurtres, d'arrestations arbitraires, de massacres.

« Un jour, vous m'avez suggéré de venir plus souvent car vous vous rapprochiez de la mort. Je suis venu plus souvent. A chaque passage, je voyais le pays descendre dans l'abîme. »

Dans la culture chrétienne, la mater dolorosa souffre pour ses enfants, et Jean-René Lemoine dans Face à la mère, se souvient d'avoir reproché à celle-ci, dans son adolescence, cette image de martyre et de sacrifiée qu'elle avait tendance à lui soumettre, le fils devenu « coupable ».

Perfectionniste, elle voulait que ses enfants aient des

résultats scolaires toujours ascendants. Or, l'enfance provisoire privilégie l'im-permanence, celle de la vie qui va. La mère, source affective, use parfois de ses atouts jusqu'à l'excès possessif : le garçon parfait devient un ado insoumis.

C'est que l'enfant est aussi le réceptacle involontaire des passions, des rigidités et des peurs adultes. L'enfant est nié en tant qu'enfant – « il ne sait pas qu'il est un enfant » –, ne se vit que comme le « reflet » des adultes et dans le « devenir grand » (Françoise Dolto, Tout est langage).

Quelques années après, le fils confie à la disparue tout ce qu'il n'a jamais osé lui dire. De la douceur de l'enfance à la complexité de devenir adulte, la traversée de ses souvenirs fait entendre le vertige de sa perte – douleur du manque, essai de raccommoder le présent à un passé révolu.

Souvenirs d'une enfance en Afrique, d'une adolescence en Belgique – la parole est distribuée à travers un chœur d'hommes dans la mise en scène tonique d'Alexandra Tobelaïm, directrice du Nest, le CDN transfrontalier de Thionville Grand Est, – un spectacle choral, théâtral et musical – passage de l'effroi de la mort maternelle à une expérience lumineuse.

Avec la complicité du musicien Olivier Mellano, Alexandra Tobelaïm confie cette prose poétique souveraine à trois comédiens arpentant la scène, et trois musiciens, « comme six coeurs de jeunes gens battaient chacun pour la Mère ». La conversation avec l'absente est une tentative de réconciliation par-delà la mort, l'occasion d'une retranscendée de l'enfance pour mieux se retrouver. Astérion à la contrebasse, Yoann Buffeteau à la batterie et Lionel Laquerrière à la guitare et voix, assurent la composition musicale live, engagés dans la bataille, au même titre que les interprètes, intensément présents, ressentant au plus profond les invectives et la tendresse de Face à la mère.

HOTTELLO

Date : janvier 2021
Journaliste : Véronique Hotte

En même temps, entre les instrumentistes, en solo, duo ou trio recomposé ou détaché, les acteurs, Stéphane Brouleaux, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon sont bien là pour en découdre, sensibilité à fleur de peau, regard inquisiteur posé sur le public dans une relation frontale : dire enfin ce qu'on pense et ce qu'on éprouve à la face du monde et savoir qu'on est à sa juste place.

Pour les locuteurs sûrs d'eux qui foulent le plateau, il s'agit d'une affaire de vérité existentielle : une célébration collective de la mort, une cérémonie verbale pour lui redonner une place apaisée dans nos vies, et éprouver ensemble le sentiment présent et immédiat d'être pleinement vivant.

« Voici venu le moment de me présenter à vous pour cet entretien si longtemps différé. Je me présente à vous dont la nudité de l'errance, sans courage, sans véhémence et sans ressentiment. Je me présente tel que je suis, boitillant sur le fil que j'ai suspendu dans les cimes à une hauteur vertigineuse et, même au-dessus de ce vide, je dois vous dire que je vais infiniment mieux. Il me faut cependant vous confier ma peur que vous ne veniez pas au rendez-vous où je vous ai convié pour parler – autant l'avouer tout de suite – d'amour... »

La scénographie d'Olivier Thomas, sous les lumières Alexandre Martre, privilégie un espace blanc solaire, dessinant un chemin dirigé à l'avant-scène vers les premiers rangs du public, tandis que près du mur blanc du lointain, un petit muret sur du sable blond évoque le jardin de la maison.

La prose poétique de Jean-René Lemoine va droit au cœur comme à l'esprit, dans l'efficacité et l'évidence des mots clairs de ses phrases assemblées, arrêtées net ou bien lancées et aiguës.

L'attachement à la mère compose l'identité et aimer sa mère revient à s'aimer, selon ses sources.

A BRIDE ABATTUE

Date : janvier 2021
Journaliste : Marie-Claire Poirier

FACE À LA MÈRE

Je sais combien les temps sont durs pour les salles de spectacle alors je m'adapte pour me rendre à des représentations dites "professionnelles". Elles ne sont pas accessibles au public mais ce sont les seules autorisées en ces temps de crise sanitaire.

Evidemment les salles ont modifié les horaires pour se caler dans la fourchette imposée par le couvre-feu. Enfin, presque.

Je suis allée hier au Théâtre de la Tempête voir la première parisienne du magnifique Face à la mère dans la mise en scène d'Alexandra Tobelain.

La représentation devait commencer à 15 heures mais il y eut 15 minutes de retard et sa durée étant plus longue que ce qui avait été annoncé ce n'est qu'après 17 heures que j'ai quitté la Cartoucherie. Embouteillages monstrueux ... Je suis rentrée à près de 19 heures.

Croyez-vous après une telle expérience, même si j'ai eu la chance de ne pas être contrôlée par la police, que je vais retourner au théâtre l'après-midi ?

Il faudrait vraiment programmer les séances plus tôt en journée afin de prévoir une bonne heure trente de transports, hors affluence des heures de pointe qui génèrent un stress dont on se passerait volontiers. Comme disait un ami attaché de presse : aidez-nous à vous aider !

Revenons au moment passé à La Tempête. Il y avait quelques-chose de l'ordre d'un sentiment de clandestinité à être de nouveau assise dans les gradins d'un théâtre, face à des comédiens, pour assister à une tranche véritable de ce qui mérite tant la dénomination de "spectacle vivant".

Ça fait un bien immense de voir des gens non masqués. Je fais allusion aux artistes bien entendu car côté spectateurs nous étions tous parés au pire. Et puis, l'absence d'annonces nous enjoignant d'éteindre notre portable et de recommandations du type dispersez-vous rapidement et ne communiquez avec personne était rudement agréable. On redevenait des adultes.

La représentation a commencé par plusieurs minutes

d'un noir absolu qui ont eu un effet totalement apaisant, achevant de nous permettre de quitter le monde de fous dans lequel nous sommes sous la contrainte pour entrer dans celui du théâtre où tout est possible. D'aucuns y verront la métaphore du passage entre la vie et la mort, ou l'inverse. Peu importe, ce fut salutaire comme mise en condition.

Dans le même ordre, nous bénéficiâmes d'un enveloppement musical qui nous embarquait dans l'intention de la metteuse en scène. C'est à peine si nous percevions quelques ombres.

Ils sont trois comédiens pour interpréter le rôle principal. Un nombre suffisant pour constituer un chœur qui va pulser comme un muscle cardiaque, dans une respiration ponctuée de soupirs. Trois comédiens, trois musiciens, une double trinité, une passion aussi.

Je m'offre à votre invisible regard. Il aura fallu trois années de parenthèse pour vous donner rendez-vous. De coma profond.

Les comédiens sont équipés de micros HF, quasi invisibles et subtilement réglés, de manière à moduler leur voix et à permettre des paroles dos au public. J'ai perçu quelques effets d'écho qui ont instauré un prolongement à des phrases qui nous atteignent avec une puissance poétique accrue.

Chacun de nous aura été saisi par l'une d'elle en particulier. Je sais que Alexandra Tobelain a été hantée par votre main sur mes yeux. Pour moi ce fut Je voudrais une main sur mon épaule. Je ne saurais dire pourquoi, peut-être parce qu'il m'a semblé que le guitariste allait s'avancer pour poser la sienne sur le corps du comédien. Vous me manquez maman. On pourrait juger cette affirmation banale, et pourtant elle résonne avec une intensité spéciale, accentuée par un vouvoiement qui me surprend.

A BRIDE ABATTUE

Date : janvier 2021
Journaliste : Marie-Claire Poirier

Comme je comprends qu'Alexandra ait été séduite par l'écriture de Jean-René Lemoine, poétique et semblant parfois sortie d'un autre temps, d'une époque révolue qui s'échoue dans la nôtre pour réveiller des mythologies nouvelles. Elle s'affirme dans sa singularité. J'y ressens aussi une quête des sonorités sans jamais abandonner le sens, dit-elle dans sa note d'intention.

Elle précise qu'après avoir lu Face à la mère, une résonance particulière s'est opérée à son insu. Monter cette pièce, c'était, dans son travail, le prolongement de son questionnement sur les rituels de deuil, ce lien aigu qui relie les vivants et les morts. Elle a voulu, et elle a réussi, à instaurer (je la cite encore) une théâtralité qui nous rende intégralement sensibles et poreux. Une "communion" entre les acteurs et cette "assemblée silencieuse", comme la nomme Jean-René Lemoine. Cet homme de théâtre, qui est autant auteur, comédien, metteur en scène et formateur a écrit cette pièce quelques années après l'assassinat de sa mère à Haïti. Elle est donc bâtie sur une histoire vraie.

Les confidences arrivent, décousues, sans donner le nom des pays où l'action s'est déroulée -et c'est aussi bien comme ça- mais je devine qu'il s'agit d'Haïti. La citation de l'aéroport International portant autrefois le nom de François Duvalier, l'ancien président de ce pays, appelé maintenant aéroport Toussaint-Louverture, et puis celle des Tontons Macoute de la milice paramilitaire, et enfin Sainte-Rose-de-Lima m'auront mise sur la piste.

Tout comme je parierais que c'est ici-même dans ce lieu où Jean-René Lemoine a donné des cours de théâtre qu'il a appris la terrible nouvelle. La référence à la mezzanine est évidente pour qui connaît l'endroit et n'en est que plus émouvante. On devient l'ombre qui l'accompagne.

On mesure combien il faudra être fort et le parallèle avec la philosophie du malheur que ce pays connaît bien est complètement à propos. Je ne peux m'empêcher de songer à d'autres contrées où la violence a fait des ravages comparables, comme ce morceau d'Afrique où

Gaël Faye a perdu des membres de sa famille et qu'il raconte dans Petit pays.

Oui, il faut juste laisser remonter les souvenirs et inventer ce qu'on ne sait pas (comme le dit le comédien, les pieds dans le sable, mains sur les hanches). Le fils dit être à deux doigts de demander pardon. C'est ce qu'il fera à la toute fin : Mère, je vous pardonne et je vous demande pardon.

La musique quitte le registre tragique pour devenir comme lumineuse. Je salue le travail du musicien Olivier Mellano, violoniste, guitariste, compositeur et improvisateur. Il a dosé savamment les rythmes et les tonalités, même si parfois le rock se durcit intensément. Tout est juste, que ce soit la distribution de la parole, celle qui est dite et celle qui est chantée, les répétitions, et les intentions tordant nos perceptions. Comme il est bon de voir la musique en direct, si je puis oser l'emploi de ce verbe car on fait bien davantage que l'entendre. Le musicien a oeuvré pour servir la mise en scène et réciproquement.

Moi qui ne suis pas très fan de mapping j'aurais cependant bien vu à la fin quelque chose évoquant un coucher de soleil sur le cyclo. Surtout pas une photographie de type carte postale exotique mais la suggestion d'un mouvement ou d'une atmosphère.

Je suis ressortie bouleversée et apaisée à la fois, extrêmement reconnaissante aux artistes et à l'équipe de nous avoir fait ce cadeau. Il y avait quelque chose de circassien dans leurs déplacements, parfois presque dansés. Rarement un spectacle parlant de la mort m'aura autant plongée dans le vivant.

L'auteur a respecté la dernière volonté de sa mère, entendue depuis l'au-delà : Dis-leur que je suis reposée. Invente quelque chose de joli.

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

THÉÂTRE. «Face à la mère»

Texte : Jean-René Lemoine. Mise en scène : Alexandra Tobelaim. Création musicale : Olivier Mellano. Jeu : Astérian, Yoann Buffeteau, Stéphane Brouleaux, Lionel Laquerrière, Geoffrey Mandon et Olivier Veillon. Scénographie : Olivier Thomas. Lumières : Alexandre Martre. Durée : 1h30.

Alternant moments de silence et instants de fureur, séquences lentes ou rapides, ce beau spectacle bénéficie d'une mise en scène fort créative. Les six acteurs - trois musiciens (guitare électrique, contrebasse, batterie, chant) et trois comédiens - sont souvent en mouvement, généralement chacun de leur côté, mais d'une façon précise, pour ainsi dire millimétrée.

Le texte - émouvant monologue autobiographique - du Haïtien de Paris Jean-René Lemoine est dit par les comédiens, mais aussi parfois par les musiciens, collectivement ou individuellement et de façon simultanée ou décalée les uns par rapport aux autres. La metteuse en scène, Alexandra Tobelaim, parle de «chœur de jeunes hommes». Évoquant l'écriture de Lemoine, elle dit qu'elle «invente les contours d'un monde qui ne ressemble à aucun autre». Dans la pièce, Lemoine parle de sa relation conflictuelle avec sa mère, met à nus ses remords. Le texte est une «tentative de réconciliation» avec la mère, par-delà la mort. Lemoine y raconte comment, à l'âge de 2 ans, il a quitté Haïti, sa terre natale, opprimée par la dictature de la famille Duvalier entre 1957 et 1986, pour aller vivre d'abord au Congo belge, puis, à l'adolescence, en Belgique, où sa mère, professeure dans l'enseignement secondaire catholique, l'emmena étudier et où il fut très malheureux.

D'une rigide intransigeance, la mère était «obsédée» par les résultats scolaires de son fils et exerçait sur lui une pression bien trop forte. Se sentant «harcelé» par sa mère, le fils finira par la «haïr». Dans la pièce, il parle même de son «envie» de lui déplaire.

C'est seulement quand il eut une vingtaine d'années que le fils retourna à Haïti, avec sa mère, pour l'enterrement de son grand-père, avocat persécuté par les Duvalier.

Alors que lui rentra en Europe après les funérailles, sa mère, elle, décida de rester à Haïti, notamment pour prendre soin de son propre frère, devenu fou.

Dix années s'écoulèrent ensuite sans que la mère et son fils ne «se croisent». Elle enseignante à Haïti, lui comédien en Europe.

Quand le fils revint voir sa mère, il fit le terrible constat que, au cours de ces dix années, un «précipice» s'était creusé entre lui et elle, devenue une personne âgée et qu'il n'avait pu voir vieillir. Par la suite, «sporadiquement», la mère et le fils se revirent, de temps en temps, à Haïti, et finirent par se réconcilier plus ou moins.

Quand il apprit l'assassinat de sa mère dans un Haïti dont la pièce évoque la progressive «dérive vers la barbarie», le fils fut anéanti, ne cessa de pleurer.

«L'univers s'est arrêté», dit-il. «Je n'ai plus d'horizon». «Maman, vous me manquez».

Après le décès de sa mère, le fils partit à la recherche de celle-ci dans les archives familiales, mais aussi en allant rencontrer des Haïtiens qui l'avaient bien connue, notamment d'anciennes élèves. À la fin de la pièce, le fils dit : < Mère, je vous pardonne et vous demande pardon. >

L'AUTEUR : Jean-René Lemoine, né en 1959, également comédien et metteur en scène, est l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, dont «Erzuli Dahomey, déesse de l'amour» (2009), Prix de la dramaturgie francophone de la Société française des auteurs et compositeurs dramatiques.

LA METTEUSE EN SCÈNE : Alexandra Tobelaim, formée à l'École régionale d'acteurs de Cannes, dirige le Centre dramatique national de Thionville et la compagnie théâtrale Tandaim, qu'elle a fondée en 1998.

A2S, Paris est un magazine de l'actualité culturelle à Paris : Art, Société, Science.
Il est envoyé à 5 000 enseignants francophiles chaque mois, dans une centaine de pays.

